

LE SURSAUT ANARCHISTE

"Maintenant il faut arrêter les machines pour les faire bosser tous ces fainéants, maintenant"

Han Ryner

VOILA OU NOUS EN SOMMES

Honneur et anarchie

N° 16, 7 décembre 2017



QUELQUES NOTES

EN GUISE D'EDITORIAL : LE REFUS

À un certain moment, face aux événements publics, nous savons que nous devons refuser. Le refus est absolu, catégorique. Il ne discute pas, ni ne fait entendre ses raisons. C'est en quoi il est silencieux et solitaire, même lorsqu'il s'affirme, comme il le faut, au grand jour.

Les hommes qui refusent et qui sont liés par la force du refus, savent qu'ils ne sont pas encore ensemble. Le temps de l'affirmation commune leur a précisément été enlevé. Ce qui leur reste, c'est l'irréductible refus, l'amitié de ce Non certain, inébranlable, rigoureux, qui les tiens unis et solidaires.

Le mouvement de refuser est rare et difficile, quoique égal et le même en chacun de nous, dès que nous l'avons saisi. Pourquoi difficile ? C'est qu'il faut refuser, non pas seulement le pire, mais un semblant raisonnable, une solution qu'on dirait heureuse [...]

Ce que nous refusons n'est pas sans valeur ni sans importance. C'est bien à cause de cela que le refus est nécessaire.

Il y a une raison que nous n'accepterons plus, il y a une apparence de sagesse qui nous fait horreur, il y a une offre d'accord et de conciliation que nous n'entendrons plus. Une rupture s'est produite. Nous avons été ramenés à cette franchise qui ne tolère plus la complicité.

Quand nous refusons par un mouvement sans mépris, sans exaltation, et anonyme, autant qu'il se peut, car le pouvoir de refuser ne s'accomplit pas à partir de nous-mêmes, ni en notre seul nom, mais à partir d'un commencement très pauvre qui appartient d'abord à ceux qui ne peuvent pas parler. On dira qu'aujourd'hui il est facile de refuser, que l'exercice de ce pouvoir comporte peu de risques.

C'est sans doute vrai pour la plupart d'entre nous. Il semble cependant que refuser n'est jamais facile, et que nous devons apprendre à refuser et à maintenir intact, par la rigueur de la pensée et la modestie de l'expression, le pouvoir de refus que désormais chacune de nos affirmations devrait vérifier.

19MB58

En tout esclave consentant à sa servitude est un maître qui sommeille. Qui obéit volontiers à plus fort que soi est prêt à imposer à plus faible sa volonté.

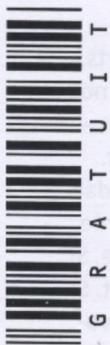
19E-EL25

Nous aurions pu parler du petit Macron...
Nous aurions pu !

Quand un homme comprend qu'il est immoral d'exploiter et d'opprimer un autre homme, et qu'il se refuse de le faire, cela veut dire que cet homme est devenu un anarchiste.

19VI60

Et voilà...

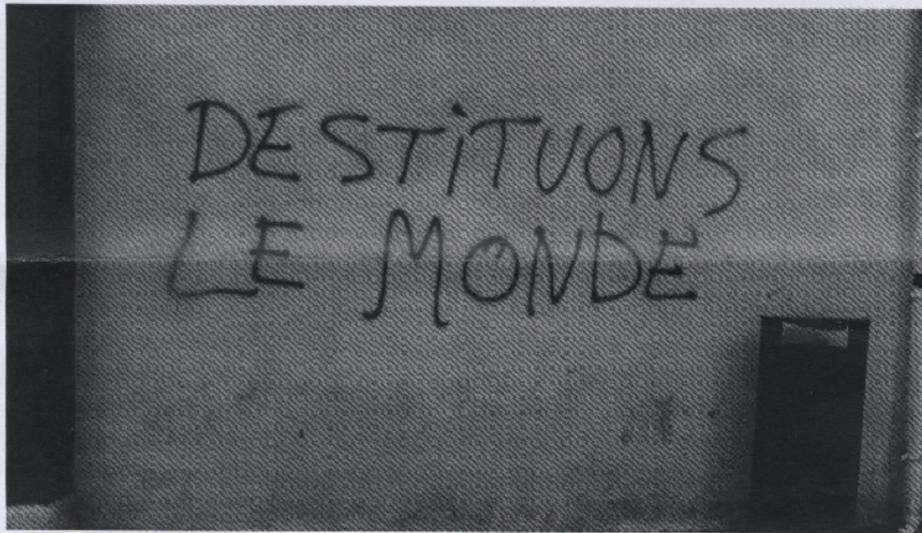


Lisez, diffusez, propagez !
Le seul a périodique appelant authentiquement à la révolution émancipatrice.

De l'art à la révolution ou la révolution dans l'art

Il serait temps de s'occuper des garde-fous installés dans nos cerveaux qui nous empêchent de penser. Installés ? Incrustés, implantés, implémentés. Par les gouvernements, la police, la loi et la presse. Par les partis politiques et les syndicats. Par les appareils idéologiques d'état. Ce serait l'occasion rêvée de repenser l'art depuis zéro. Repenser l'art, mais en acte. Interroger sa dimension subjective. Ou la dimension subjective de la subjectivité. Ce qui de l'extrême singularité rejoint l'universel. Est-ce une caractéristique de l'art ? Peut-elle l'aider à sortir de ses mondes ? Est-ce que le paradoxe singularité/universel peut être un moteur révolutionnaire ? De l'art à la révolution ou la révolution dans l'art ? Une révolution qui puise dans la singularité et qui s'ouvre vers l'universel. Un exemple ? Que le refus du rejet à la mer des migrants s'affirme comme refus personnel du meurtre, comme refus physique des murs, des barrières, du contrôle, comme désir de connaître, curiosité, confiance. Repenser l'art en acte ! Refuser toute distinction entre deux types de propositions, l'une théorique et l'autre organique. Pas de ligne de partage entre esprit et organisme. Entre discours et matière. Ouvrir un espace d'auto-détermination. Au contraire d'une détermination par appartenance (aux mondes de l'art) ou reconnaissance (du milieu). Détermination ? Un mot construit sur le même mode que définition. Préfixe de suivi d'un substantif qui exprime l'idée de fin, de finir. Finir l'art ? Ou au contraire mettre fin à sa finition ? Deux sens grammaticalement acceptables. La jurisprudence indique qu'ici le préfixe de n'est pas négation comme dans débloquer. Plutôt renforcement, comme dans découper. Plutôt finir la finition, terminer la terminaison, fixer la fixation. Ranger l'art au musée, donc. Sauf que... sauf que l'auto-détermination d'un peuple ! Qui signifie au contraire se soustraire à une vieille définition (restrictive, extérieure). Qui signifie s'ouvrir à une nouvelle définition, capacité du langage à véhiculer des paradoxes. Paradoxons ! Pourquoi ne pas affirmer que détermination signifie ici fin de la terminaison ? Affirmons ! Auto-détermination, parce qu'on ne va pas attendre que cela arrive (du dehors). Toute détermination ne s'opère-t-elle pas de l'intérieur ? Par ceux-là même qui (se) déterminent ? Derrida a fait, aux Etats-Unis, en 1976, une intervention sur le sujet. Sur l'acte performatif ex nihilo de la déclaration d'indépendance américaine. Sur le fait d'affirmer un nous (the good people) qui n'existe que parce que (et quand) nous l'affirmons. Comme dit Derrida, avant que les représentants ne signent, the people n'existe pas comme entité. « L'entité n'existe pas avant cette déclaration, pas en tant que telle. Si elle donne naissance à elle-même, comme un sujet libre et indépendant, comme signataire possible, cette naissance n'est réalisée que par l'acte de signature. La signature invente le signataire. » Jacques Derrida, *Negotiations*, 2002.

Donc auto-détermination en tant qu'art ! Sur le mode conceptuel (ou duchampien) du « ceci est de l'art parce que je dis que c'est de l'art ». Sauf qu'ici, pas de subjectivité souveraine. Pas vraiment de construction collective non plus. Plutôt une négociation permanente, une polyphonie, une relation transactionnelle. Ceci prend tout son sens aujourd'hui. Le connu n'est pas (plus) objet inerte. Il est actif et se retourne vers le connaissant. Le reconnaît. L'humain n'est central... que du point de vue humain. Notre description du monde est une



description humaine et une description occidentale blanche et une description genrée. Elle n'est valable que dans ce cadre très limité ! Notre volonté de l'imposer aux autres s'épuise (et nous aussi). Le monde résiste. Au-delà... ce corps étendu ne cesse de s'étendre encore. Capable de tout avaler : animaux, végétaux, minéraux, machines. Transactions de tous ordres. Sociales, politiques, culturelles, commerciales, sexuelles ? Toute classification est à déconstruire. Peut-on, dans cet enchevêtrement, distinguer un mode particulier ? Pas si simple ! Ce corps étendu de transactions ne se découpe pas en tranches comme un saucisson. En parts comme un camembert. Social, politique, culturel, commercial, sexuel, sont un même tissu. Si je tire un fil tout vient avec. Et l'art ? Enchevêtré lui-aussi. Très enchevêtré, même ! Jamais autonome. L'art pour l'art a eu sa raison d'être. Mais cette raison s'est perdue aujourd'hui (où l'art autonome est un argument commercial). Cette dualité (but ou pas but, utile ou pas utile) est une fausse dualité. Que l'art ne se donne pas de but ne signifie pas qu'il soit autonome, séparé. Qu'il soit inutile ne veut pas dire qu'il soit inopérant, inactif. La même question se pose symétriquement en politique. Le vrai art est celui qui n'a pas de but. Au contraire, pas de vraie action politique sans but. Et si c'était un faux dilemme ? L'art n'a pas de but, peut-être. Il n'est pas non plus son propre but. Ou bien alors : l'art a un but, une visée, la beauté. (Quelle que soit la définition de la beauté... et il y a de la marge : inventer un nouveau rapport au monde peut en être une.) De même côté politique. Une visée vaut mieux qu'un but à atteindre. Parce que si on atteint le but (la révolution porte bien son nom) tout le machin se retourne d'un coup et nous écrase. La révolution ne peut être que permanente. Un chemin, pas une institution.

La justesse des moyens (en art ou en politique) est notre seul guide. Comment moyenner ce corps toujours plus étendu des transactions ? À moins qu'il ne soit lui-même le moyen ? À moins qu'il ne porte en lui son espace de jeu ? Sa direction ? Cette réinvention du politique aura lieu parce qu'inévitable. Non parce que je le veux. D'ailleurs le risque (que ça tourne au cauchemar) est au moins aussi grand que l'espoir. Ça aura lieu... sur le mode du changement de paradigme, ou d'épistémè. Et l'art ? Un sésame ? Un déclencheur ? Un éclaircisseur ? Qui projette quelques rayons sur le présent ? Présent invisible directement ? L'art serait ce rapport effectif au présent ? Peut-être notre seul rapport au présent ? La forme occidentale de la méditation ? Possible définition.

D'où réciproquement, la difficulté à cerner l'art présent. D'où aussi sa puissance (potentialité) révolutionnaire ! Quel est cet art ? C'est bien la question. Acceptons qu'elle n'ait pas de réponse. Qu'elle restera question. Qu'en tant que question elle est suffisamment fertile. Que la façon de la poser est déjà une demi-réponse. Posons-la ! À travers les théories post-humaniste (ou post-humaine) où l'humain n'est qu'un des constituants d'un monde qui reste à inventer. À travers l'idée d'un art, invisible parce que trop présent. À travers le refus de la séparation de l'art, de la vie. De la séparation tout court. Parce que l'art est le plus vivant de la vie. L'art est le plus présent du présent. Un geste artistique est d'abord un geste, personnel ou non. Chaque geste, personnel ou non, peut être geste artistique. L'art n'est pas réservé à des professionnels (il est trop sérieux pour ça !). L'art est hors institution (sinon il est déjà mort !). Hors du marché (sinon, déjà avarié !). Hors instrumentalisation (sinon esclave !). L'art est hors tout. Il est ailleurs. Il est absent. Il est ce qui manque (et notre désir de ce qui manque).

Le monde (présent) est inconnu et inconnaisable. Ce monde inconnu, l'art serait capable d'en faire surgir de brèves visions ? Parce que réinventant en permanence non seulement son discours, mais aussi son langage. Visions fascinantes. Mais visions seulement. Et on veut plus que ça ! On ne se contentera pas d'un aperçu (du monde présent). Parce qu'il n'y a plus de monde. Ce lieu où on habite, ensemble. Faisons du principe d'inconnissance notre guide. La connaissance (des choses, du monde, des autres, ou même de soi) n'est que principe abstrait. Négateur du principe de vie. Négateur du désir (de connaître), de la tension vers... L'art, accès au présent du monde ? Peut-être. Mais bien plus que ça. L'art (qui est déjà là) est le présent. En acte. Quel présent ? Celui de la matière des choses. Celui des ruines —où nous errons sans le savoir— d'une civilisation destructrice. Auto-détruite. Soyons errants ! Au moins en esprit. Ne cherchons pas à reconstruire (avec les mêmes matériaux). Same but different. Contemplons les ruines ! Jouons dans les ruines ! Faisons fleurir les déserts. Rendons leur âme aux choses. Qui ne sont plus nos choses. Inventons ! Parce qu'il nous reste à inventer (autre définition de l'art ?)... à peu près tout. Mondité ? ZAD généralisée ? Inventons nos modalités d'agir. Nos relations. Chacun de nos actes crée cette nouvelle relation. Crée ce nouveau monde. Si ces actes sont pleinement assumés... ils sont art. Si ces actes sont pleinement assumés... ils sont révolution !